



*Lettres en provenance de la nuit*  
1950-1953

NELLY SACHS

*Lettres en provenance de la nuit*  
1950-1953

Traduit de l'allemand par  
BERNARD PAUTRAT



ÉDITIONS ALLIA  
16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2010

ENTRE nous quel silence parlant, bienheureuse <sup>2</sup> âme bien-aimée de ma mère. Quel silence parlant <sup>3</sup>.

Tout est balayé sauf notre destination. La mort est le dissipateur du superflu. Souffle, sang, chair, ossements, cervelle, dents, yeux,

1. Il s'agit des premiers mois qui ont suivi la mort de la mère de Nelly Sachs, survenue le 7 février 1950. (Toutes les notes sont du traducteur.)

2. L'adjectif *selige* signifie à la fois "bienheureux" et "défunt".

3. Cf. dans le recueil *Obscurcissement d'étoile* (*Sternverdunkelung*, 1949), le poème "Ô ma mère", en son entier mais particulièrement ceci : "Couchée dans mes bras / tu savouras le secret / qu'Elia parcourut – / où le silence parle / où naissance et mort ont lieu / où les éléments sont autrement mêlés –". Dans une lettre à Johannes Edfelt datée du 14 octobre 1957, Nelly Sachs écrira : "Je savais bien que tu me comprendrais là encore, là où, dans mes dernières choses [*elle désigne par là ses poèmes*], j'ai osé faire le saut jusqu'où nul ne s'est aventuré, là où la nuit a été traversée de souffrance. Toi, tu sais entendre là où seul ce qui est muet parle encore dans la douleur transie de mort."

Les éditions Suhrkamp à Berlin font paraître, dans leur langue originale, les *Briefe aus der Nacht* au même moment que la présente édition française (octobre 2010).

© Laurent Risi, pour la photographie.

© Suhrkamp Verlag, Berlin, 2010.

© Éditions Allia, Paris, 2010, pour la traduction française.

viscères – consumés – reste le “silence parlant”, la “nostalgie”<sup>1</sup>. Ô mort, qui paies pour affranchir la nostalgie. Ô mort, qui accouches les âmes. Ô âme, enveloppe de la nostalgie apaisée<sup>2</sup>. Apaisée dans l'éternité.

1. Sur la nostalgie, lire, entre tant d'autres, le poème “Mais peut-être” dans les *Prières pour le fiancé mort* figurant dans le recueil *Dans les demeures de la mort (In den Wohnungen des Todes, 1947)* : “Mais peut-être Dieu a-t-il besoin de la nostalgie, sinon, où pourrait-elle, elle aussi, demeurer, / Elle qui emplit de baisers, de larmes et de soupirs les espaces secrets de l'air – / Peut-être est-elle l'invisible royaume terrestre du sein duquel poussent les racines embrasées des étoiles – / et la voix rayonnante qui franchissant les champs de la séparation appelle aux retrouvailles ? Ô mon bien-aimé, peut-être notre amour a-t-il déjà, dans le ciel de la nostalgie, enfanté des mondes – / Comme notre souffle, inspirant – expirant, fabrique un berceau pour la vie et la mort ? / Grains de sables nous deux, assombris de l'adieu, et perdus dans le secret doré des naissances, / Et peut-être déjà environnés des flammes d'étoiles, de lunes et de soleils qui viennent.”

2. Le verbe *stillen* signifie à la fois “apaiser” et “allaiter” (un bébé). Dans la mesure où la mort “met au monde” les âmes, il semble bien qu'ici Nelly Sachs joue de ce double sens.

Nostalgie, combien de constellations ont languï hors de tes voiles de premier-né ; combien d'yeux de chevreuil<sup>1</sup>, combien de violettes pour les mains des amants. Bienheureuse âme bien-aimée de ma mère, apaisée, après tant de marques d'amour !

Ta souriante bénédiction sur ma tête. La mienne baissait, baissait, et la tienne montait, montait. Dans la nostalgie apaisée elle montait.

À présent je fais partie des suivants. Sans plus. Qui doivent suivre à travers sel, plongés dans l'eau précréatrice du deuil. Nul ne sait si les étoiles de mer, les méduses et les poissons et tout ce qui souffre dans l'aveugle, n'en sont encore qu'à l'aller ou sont déjà sur le chemin du retour<sup>2</sup>.

1. Cf. dans les *Chœurs après minuit* recueillis dans *Dans les demeures de la mort*, le “Chœur des migrants” : “(...) le chevreuil, l'Israël des animaux avec ses yeux d'orphelin (...)”.

2. Dans le glossaire qui clôt *La Légende du Baal-Shem*, Martin Buber, à propos de la doctrine du “retour des âmes”, écrit ceci : “Doctrine de la migration des âmes, développée sous influence orientale dans la Kabbale, systématisée principalement par Isaac Louria et reprise par le hassidisme, selon laquelle les âmes séparées du corps par la mort entrent dans de nouveaux corps, et

Tu m’as emmenée avec toi profondément dans ta mort et tu m’as relâchée là où le semeur porta ton accompli dans l’illimité.

Pendant les nuits, tirée du lit, toute douleur en chemin tend les mains. Le ver après l’hameçon, le poisson après le ver <sup>1</sup>, la main qui tire le poisson, le temps raidi dans la gueule – par la fenêtre de l’invisibilité, ce qui tue en dernier est déjà suffisant. Comme une graine le troisième œil lève parfois en rêve et nous regarde – alors nous savons que la mort se transforme en vie <sup>2</sup>.

Notre silence parlant. Hélas, rien que de moi à toi, car l’humilité interdit d’écouter la

non seulement dans des corps humains mais également dans des corps d’animaux, de plantes ou dans des minéraux.” (trad. H. Hildenbrand)

1. Cf. Nelly Sachs, *Éli, mystère de la souffrance d’Israël* (1943), Neuvième Tableau : “Torture des vers à l’hameçon, / torture des poissons sur le ver, / torture de la coccinelle sous mon pied – / assez des bêches de fossoyeurs !”

2. Cf. dans le recueil *Dans les demeures de la mort*, le poème “Longtemps nous avons” : “Pressez, au jour de la destruction oh pressez / Contre la terre votre oreille à l’écoute, / Et vous entendrez, à travers le sommeil / Vous entendrez / Comment dans la mort / Commence la vie.”

hauteur. Et pourtant par instants, effleurée par la grâce, je sais comment le sourire naîtra.

Et j’apprends vers l’arrière. Et les portes fermées s’ouvrent ; ô courant d’air qui feuillette les livres où se trouvent les fautes, en quête de cette heure qui ne fut qu’à demi aimée, et elle est là qui se tortille comme un ver en un cuisant regret. Là où sont passées les béatitudes, faut-il que l’oubli joue le juge ? Où se trouve le butin raflé par l’oubli ? Et que tant de larmes pleureront au-dehors.

Tu as, coulé d’une coupe déjà cassée,  
aimé le vin de vie <sup>1</sup> dans ta main –

Âme maternelle, île et continuuel “en arrière”. Éternel code chiffré sous lequel sont gardés mes secrets. Le silence parlant. Tous mes mots ne sont qu’écriteaux et tables funéraires. Toi seule sais ce qui est dessous, vidé de son sang. Et l’étoile tourne avec ses orbites aveugles, qui pleurent et font mûrir. Et peut-être oiseaux et poissons sont-ils déjà plus

1. Cf. dans le chapitre des *Récits hassidiques*, de Martin Buber, consacré à Elimelekh de Lisensk, le récit intitulé *Boire le vin de vie (Vom Lebenswein trinken)*.

proches, ont-ils déjà compris une fois franchie la mort, et écrivent-ils avec leur corps déjà la nouvelle langue.

Notre silence parlant. Merveilleuse musique de l'harmonie qui questionne et répond, lois des orbites stellaires dans le pouls et main dans la main dans une chambre, ou bien aussi penchée légèrement sur un livre ou à la cuisine avec des herbes pour la soupe.

Et la mort a beau avoir retiré portes et fenêtres pour ne laisser qu'une immensité comme dans le sommeil <sup>1</sup>, je suis pourtant environnée, petite comme un moucheron qui du matin rose – porte sa rose part de matin et je commence ma promenade matinale en allant à toi.

L'étoile est l'hôte sévère qui dit : À présent va ! Le sable a été aimé assez longtemps comme ça. La haine ne nous concerne pas. Elle rend fécond autre chose.

Tu as si longtemps aimé, bienheureuse, que je ne marche encore que dans "l'essence" où

1. Cf. dans *Obscurcissement d'étoile*, le poème "Mais dans la nuit" : "Mais dans la nuit, / quand les rêves, d'un courant d'air, / retirent murs et plafonds, / commence la migration vers les morts. / Sous la poussière d'étoile tu les cherches. –"

les feuilles sont tombées mais où les contours dessinés par l'ange – "Récolte" sont encore difficiles à distinguer.

De-ci de-là une veille de nuit, où les combats du crépuscule survivent encore au chant du coq, les tendons disloqués tournés en direction du réveil. Qui sait, peut-être le cercle se fermera-t-il bientôt. Le pépin de pomme gît à nouveau près de la racine, entre fleur et tempête. Fini. Le soir viennent les anges <sup>1</sup>. Procession. Métamorphose. Bonne nuit <sup>2</sup>.

Il n'y a qu'une leçon, dit le rêve. La leçon qu'enseigne la graine <sup>3</sup>. Début et fin est une leçon

1. Cf. dans *Éli*, Neuvième Tableau : "Les anges viennent toujours le soir." Ou encore, dans *Obscurcissement d'étoile*, le poème "Le soir" : "Ainsi coule la fin vers le commencement / comme un chant de cygne. / Nous sommes dans une chambre de malade. / Mais la nuit appartient aux anges."

2. Cf. dans *Obscurcissement d'étoile*, le poème "Maintenant Abraham" : "et le soir de nouveau a ce mot timide comme la violette, / et qui ne vient si bleu que sur la terre natale : / Bonne nuit !"

3. Cf. dans le chapitre des *Récits hassidiques* consacré à Pinhas de Koretz et son école, le récit intitulé "Au jour de la destruction" ("Am Tag der Zerstörung") : "La graine que

sans graine. Pouvoir s'étendre pour dormir, profondément enfouie dans la terre du deuil, la terre de l'amour, de la nostalgie, du regret, dans les tourments de se trouver "autrement" allongée. Ceux qui se sont étendus si profondément dans le sommeil. Si profondément. Comme Abraham noyé sous tous les fanatiques de la lune <sup>1</sup> dans la nuit chaldéenne fut recueilli dans les coupes magiques des pentagrammes, qui s'ouvrirent pour le laisser sortir <sup>2</sup>. Comme

l'on sème en terre, dit-il, doit se défaire pour que le nouvel épi sorte de terre. La force, pour ressusciter, doit en passer par la grande dissimulation. Revêtir une forme, faire une forme, cela se produit dans l'instant du pur néant. C'est sous l'écorce de l'oubli que pousse la puissance du souvenir. C'est la puissance de la rédemption. C'est au jour de la destruction que la puissance repose sur le sol et pousse."

1. Les adorateurs de Sin, le dieu-Lune des Babyloniens, voir plus bas la note 3, page 28. Depuis plusieurs années, Nelly Sachs travaillait à un poème scénique intitulé "La chevelure", qui n'a jamais paru, mais dont est sortie sa pièce *Abraham dans le sel*, achevée en 1956.

2. Genèse 11:31-12:4 : à l'appel de l'Éternel, Abraham et sa femme Sarah, ainsi que son père Térakh et son neveu Lot, "sortirent ensemble d'Ur des Chaldéens pour aller au pays de Canaan". Les "pentagrammes" désignent ici l'étoile

elle dort profondément, la pierre sous sa couverture de mousse, si profondément qu'à la fin elle sait en user du feu comme du sang.

Ma nostalgie bondit comme un gibier dans le ciel nocturne. Âme bien-aimée, le temps est venu du silence parlant. Tu sais ! – <sup>1</sup>

La tâche difficile : changer la terre en amour. C'est pour ça que l'homme porte des œillères. Voué, en nage et l'oreille une cruche pour chant d'alouette – à l'horizon, des corneilles, une chouette, le vautour sous l'arc-en-ciel, le soleil qui se couche, la lune qui se lève – des blessures en chemin – dans l'odeur du thym, dans l'hysope <sup>2</sup> qui pousse là près du mur du Paradis, "lacrymatoires du souvenir" <sup>3</sup> – ton

à cinq branches. Nelly Sachs concevait son *Abraham dans le sel* comme une tentative pour lire "l'écriture de ce qui est déjà devenu invisible" en faisant "des exhumations à Ur".

1. Cf. dans le recueil *Et nul ne sait plus avant (Und Niemand weiss weiter, 1957)*, le poème "Tu sais tout à présent infiniment" : "Tu sais tout à présent infiniment, / ô ma mère –", qui se termine par ce vers : "tu sais –"

2. L'offrande d'hysope était prescrite pour le rite de purification : cf. Lévitique 14:4-5.

3. S'il s'agit d'une citation, elle demeure non identifiée.

dernier mot – âme radieuse, tu sais – et je suis bouleversée –

Hier sur ta tombe, où repose ton saint travail. Tu as emporté la lumière avec toi, et je ne peux plus rien dire. Mon instant est encore suspendu aux coccinelles qui se promènent sur l'*aster*<sup>1</sup> rose. Aussi un petit moment en chemin.

Pas la fatigue dans le sommeil. Pas l'abandon par fatigue. Ce laisser-aller de la faible chair, cette trahison de la fidélité. Cet accès de fatigue auprès de ce qu'on aime, la serviabilité qui tombe malade, l'œil de l'âme qui se ferme devant ce mot de souffrance, d'entrée : l'éternité.

Pas ça, pas ça. Ô terre, qui s'engraisse de fleurs oubliées. Le regret entre dans ta vie par la mort. Ferment de la métamorphose ? Qui sait !

Le secret<sup>2</sup> réside à nouveau entre ceux qui se jettent là où se tient le signe pour "abysses"

Au vu de la suite on a émis l'hypothèse qu'il s'agirait des derniers mots de la mère.

1. Comme son nom l'indique, sa fleur est en forme d'étoile.
2. Cf. dans le recueil *Obscurcissement d'étoile*, le cycle *Dans le secret*, qui s'ouvre sur le poème "Ô ma mère" où Nelly Sachs évoque le souvenir de cette dernière. Voir note 3 page 7.

et ceux qui dansent. La mite fait les deux. Et nul ne sait de qui le prix du sang a augmenté. Plonger ou cueillir des fleurs. C'est pour les deux que le soir va à sa fin.

Tu voyais les archétypes dans les nuages. Même les archétypes de notre amour, pour autant qu'il fût là dans le corps, dans le serrement de main s'accordant au soir qui se rengorgeait avec les rideaux comme s'il était plus qu'une allégorie avec ses baisers roses mère et enfant au berceau je jouais. Mère et enfant  
Amen !

Jour de Réconciliation<sup>1</sup>. Jour du péril de la vie, du sauvetage de la vie. Pas de ménage-ment. Ne pas faire cas du corps. Noir Jour de Cristal<sup>2</sup> pour les abeilles têteuses de miel<sup>3</sup>. Faute et réconciliation. La balance stellaire oscille en prière. Israël est le peuple à la

1. Yom Kippour, le jour du regret et du retour.

2. Ce Jour de Cristal, *Kristalltag*, ne peut que faire écho à la Nuit de Cristal, *Kristallnacht*, le grand pogrom antisémite organisé par les nazis le 7 novembre 1938.

3. Dans *Abraham dans le sel*, il est question d'un caveau funéraire qui devient "transparent comme un cristal", et d'où "la vie jaillit comme dans un rayon d'abeilles".